

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

D'Echo en Echo
A l'Abbaye

Supplément aux *Echos de Saint-Maurice*, 1980, tome 76b, p. 1-9

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

A l'Abbaye

Le chanoine Chrétien Follonier

Ancien prieur de l'Abbaye

Doyen d'âge de sa communauté, à 88 ans, le chanoine Chrétien Follonier semblait appelé à vivre encore bien des années d'heureuse vieillesse. Jusqu'au début de l'été, chaque jour il traversait allègrement la ville de Saint-Maurice, se rendant de l'Abbaye à l'Hospice Saint-Jacques dont il assurait la desservance. Aux personnes qui le complimentaient au sujet de sa santé, avec un large sourire et une parole teintée d'humour, il attribuait à la Providence ce don de longévité. Tout au plus faisait-il remarquer qu'avec les ans son ouïe s'était affaiblie.

Mais voici que presque subitement, le mal qui s'appelle « vieillesse » l'a atteint. Lorsqu'il entra en clinique au début de l'été, bien des confrères pensaient que les soins hospitaliers auraient tôt fait de le remettre sur pied. Mais le mal empira et le chanoine Chrétien Follonier vient de remettre son âme à Dieu, au soir du 31 décembre 1979.

Durant cinquante-sept ans de vie sacerdotale, M. le chanoine Chrétien Follonier a exercé un ministère bienfaisant que Dieu seul peut apprécier pleinement. Au lendemain de sa mort, une constatation apparaît avec évidence : les nombreuses personnes qui ont bénéficié de son activité pastorale se souviennent avec des sentiments de gratitude de son dévouement charitable, jamais pris en défaut.

Les années de jeunesse

Jean-Chrétien Follonier est issu d'une famille paysanne de Vernamiège. Il est le fils de Jean-Joseph Follonier et de Marie Pannatier. Il a vu le jour le 29 février de l'année bissextile 1892. Son anniversaire ne revenant que chaque quatre ans, ses confrères le taquinaient volontiers, lui faisant remarquer qu'il avait à peine dépassé la vingtaine, ce qui pouvait justifier, lui disait-on, sa robuste santé.

Un événement qu'il a vécu au temps de sa jeunesse a particulièrement impressionné Chrétien Follonier. Vernamiège fait encore partie à l'époque de la paroisse de Nax. C'est ainsi que le jeune Jean-Chrétien assiste aux offices paroissiaux de Nax, le 10 janvier 1909, lorsque la voûte de l'église s'effondre sur les assistants, faisant trente-quatre victimes.

Ayant achevé les années d'école obligatoire, Chrétien Follonier se destine à la carrière paysanne, comme ses parents. Mais bientôt, répondant à l'appel du Seigneur, il s'engage sur une autre voie.

Dans la famille de Jean-Joseph Follonier, l'un des fils, François, est déjà prêtre. On peut penser que Chrétien et son frère Maurice, qui choisissent tous les deux tardivement l'état ecclésiastique, ont subi quelque peu l'influence de l'aîné. A cette époque, François est professeur au collège de Sion. A la mort de Maurice, le *Nouvelliste* a publié une photo où l'on voit les deux frères Maurice et Chrétien avec quelques camarades, en costumes d'étudiants du collège, entourant leur professeur, l'abbé François.

Ayant résolu de se consacrer au Seigneur, Chrétien Follonier commence les études classiques au collège de Sion en 1912. A la mobilisation de 1914, il doit pour quelque temps ranger ses livres et endosser l'uniforme militaire. Il rappellera volontiers plus tard les souvenirs du service militaire qu'il accomplit principalement dans le Jura et au col du Nufenen. Chrétien Follonier vient au Collège de Saint-Maurice en



1915 et il prend l'habit des chanoines de saint Augustin le 14 août 1916. L'année de noviciat accomplie, Chrétien termine son collège, couronnant ses études par le certificat de maturité, en 1919. Il accomplit ensuite les études théologiques à l'Ecole abbatiale, puis à l'Université Grégorienne, à Rome, où il obtient la licence en droit canonique, en 1924. Il a été ordonné prêtre par Mgr Pallica, vice-gérant du diocèse de Rome, le 12 décembre 1922, en la basilique Saint-Jean-de-Latran.

Enseignant et administrateur

A son retour de Rome, le chanoine Follonier est nommé, en automne 1924, professeur de Principes au Collège de l'Abbaye et aumônier de Vérolle. Au début de 1925, l'Abbaye de Saint-Maurice, prenant en charge le Collège Saint-Charles à Porrentruy, confie la direction de cet établissement au chanoine Grob, alors directeur du pensionnat de

Saint-Maurice. Chrétien Follonier est appelé à lui succéder en pleine année scolaire. Il demeure à la tête du pensionnat jusqu'en 1929. De 1925 à 1931, le chanoine Follonier enseigne aussi le droit canonique à l'Ecole abbatiale de théologie. En automne 1929, tout en continuant l'enseignement, il devient curé de la paroisse de Lavey-Morcles, desservance qu'il conservera jusqu'en 1942. Mais sa nomination au poste de procureur de l'Abbaye, en 1930, l'amène à quitter l'enseignement au Collège, où de professeur de Principes il avait passé en Rudiments puis en Grammaire. Doué de bon sens et de savoir-faire, Chrétien Follonier assure pendant douze ans l'économat général des affaires matérielles de l'Abbaye : finances, administration des domaines abbatiaux, entretien des bâtiments, etc. Chargé d'une lourde responsabilité matérielle, il n'oublie pourtant pas sa vocation de prêtre et de religieux. Qu'il préside aux travaux rustiques ou qu'il veille aux besoins de ses confrères, il demeure attentif aux exigences de la charité.

Pasteur d'âmes et prier de l'Abbaye

En 1942, une nouvelle période de vie commence pour le chanoine Follonier. Ayant résigné sa fonction de procureur, il est nommé curé de Finhaut. Cette nomination répond à son désir « d'être curé d'une petite paroisse bien cachée ». Ce village haut perché de la vallée de Trient, doté d'une belle église, œuvre de l'architecte Fernand Dumas, devient un lieu très cher à Chrétien Follonier. Plus tard, il parlera volontiers de Finhaut où il exerça le ministère pendant cinq ans. Pendant cette période, le Conseil d'Etat, reconnaissant ses capacités pédagogiques, le nomme inspecteur scolaire du district de Saint-Maurice. Se déplaçant en train ou à pied, pendant une vingtaine d'années, le chanoine Follonier inspecte fidèlement les écoles du district, stimulant élèves et personnel enseignant par ses encouragements et ses remarques judicieuses.

A la demande de ses supérieurs, qui veulent faciliter la tâche de l'inspecteur scolaire, en 1947, le curé Follonier quitte la ravissante station fignolaine pour desservir Evionnaz. Ici également, en peu de temps, il acquiert la sympathie et l'estime de ses paroissiens. Avec regret, ils apprennent que Mgr Haller et le Conseil abbatial ont appelé leur curé à devenir prier de l'Abbaye. Monseigneur lui confie également la charge de Vicaire général. Il succède dans ces fonctions au chanoine Martin Henry, atteint dans sa santé.

De son côté, abandonnant un ministère qui lui plaît, M. le chanoine Follonier se dépense sans compter dans l'accomplissement de ses nouvelles tâches. Compréhensif de la faiblesse humaine, le prier Follonier n'hésite pourtant pas à faire les remarques qui s'imposent. Mais surtout, il encourage et donne l'exemple de fidélité à la vie religieuse.

Après avoir rempli un nouveau mandat, en 1958, le chanoine Follonier demande à être déchargé du priorat. Ses supérieurs, connaissant son attrait pour le ministère pastoral lui confient alors la paroisse de Vernayaz. Les « Planains » se souviennent encore de la générosité et du dévouement du curé Follonier. Il demeure pour eux comme le bon pasteur qui met tout son zèle à connaître les paroissiens, particulièrement en visitant les familles et les malades, et en assurant ponctuellement l'enseignement du catéchisme aux enfants.

Disons encore que ses confrères, reconnaissant les compétences du chanoine Follonier, l'ont élu membre du Conseil abbatial de 1932 à 1943, puis de 1958 à 1967.

Alors qu'il atteint les septante-cinq ans, en 1967, ses supérieurs lui confient un ministère moins lourd : ils le nomment desservant de l'Hospice Saint-Jacques à Saint-Maurice. C'est dans cette vieille maison hospitalière, auprès des religieuses de la Charité de la Roche, que Chrétien Follonier passe les douze dernières années de sa vie.

Discrètement et fidèlement, à des postes variés et importants, le chanoine Chrétien Follonier a rempli un ministère consciencieux et très surnaturel. Dans le recueillement et la prière, ceux qui l'ont connu lui témoignent aujourd'hui leur reconnaissance.

H. M.

Le chanoine Otto Jacomet

A l'Abbaye de Saint-Maurice la mort moissonne. Quinze jours après le chanoine Follonier, notre doyen de vénérée mémoire, c'est un « jeune » de 74 ans, mais qui était il y a à peine plus d'une semaine, en pleine activité comme vicaire de Vollèges.

Originaire de Somvix (Grisons), le chanoine Otto Jacomet était né le 19 août 1905 à Delémont. Son père, directeur de la Fabrique de chaux de Saint-Ursanne, fit toute sa vie la navette entre ces deux localités, avec la régularité du devoir. Sa mère, fervente chrétienne souabe, gardait le foyer et veillait à l'éducation de leurs deux enfants, Otto et sa sœur Germaine. M. Jacomet et sa fille moururent la même année, le premier en janvier, la seconde en novembre 1958. M^{me} Jacomet vécut jusqu'au 24 décembre 1974, où elle s'éteignit à l'âge de 99 ans !

Otto Jacomet est élève au Collège de Saint-Maurice de 1919 à 1926, année où il passa sa maturité comme novice, ayant pris l'habit le 28 août 1923. On l'envoie faire ses études théologiques à l'Université Grégorienne de Rome, où il obtient sa licence en 1929. Ordonné prêtre à Saint-Maurice par Mgr Mariétan le 13 avril 1930, il chante sa première messe à Delémont le 16 mai 1930.

De 1930 à 1957 il sera professeur de sciences naturelles et conservateur du musée du collège, professeur de langue allemande et surveillant à l'internat.

De 1952 à 1971 il est curé de Lavey-Morcles, de 1959 à 1971 doyen des paroisses abbatiales. De 1971 à 1972 administrateur à Evionnaz et, depuis 1972, vicaire à Vollèges.

Membre actif de la Murithienne, chef de l'organisation de jeunesse de la section du Club alpin suisse depuis 1949, administrateur des *Echos de Saint-Maurice* de 1933 à 1944. Voilà une vie bien remplie !

Otto Jacomet me faisait face au réfectoire des élèves, nos tables n'étant séparées que par le podium des professeurs.

Je le vois debout pour la prière, immobile dans son costume « Saumur », jambes croisées, mains jointes. Il ne ressortait pas, il se fondait dans le silence. Tel il est resté pour ses confrères.

Au noviciat, puis à Rome, puis comme collègue professeur à l'Abbaye, dans la vie quotidienne, dans les randonnées pédestres — le tour de Rome par la campagne, les exploits Charavex-Ravoire ou Jorat-Salanfe et jusqu'à l'ascension de la Cime-de-l'Est avec MM. Zarn, Monnay, Peiry et moi-même — il laisse la même impression : sa présence aussi réelle que peu remarquée, aussi désirée que silencieuse. Il est là sans se faire apercevoir, mais il n'est pas absent sans nous manquer. Et c'est plus marqué à sa mort, hélas, si rapide et sans adieu. On dit : « Pas possible ! » Et du même coup on réalise ce qu'il a été pour nous tous, pour chacun de nous : un compagnon, un ami. Pas d'éclats. Un parler lent, mesuré, calme ; parfois un bon coup de rire et, au fond de cette voix métallique, une vibration, celle du cœur.

Sa vie active, pareille. Travail, obéissance, discipline. Amour passionné et contenu de la branche qu'il enseignait, héritée du chanoine Ignace Mariétan. Et cet amour, il le communiquait, autant qu'à ses élèves, à ses confrères, heureux d'une promenade d'étude sur les hauteurs de Cries ou dans la région de Saint-Martin à l'admiration des essences rares et des oiseaux ou vers les étangs des Paluds, à la chasse aux dytiques.



On a vu qu'il a mené de pair, pendant des années, son labeur d'enseignant et le souci d'une paroisse. Les âmes l'émerveillaient plus que les fleurs ! En 1971 il fut requis pour administrer la paroisse d'Evionnaz et ce fut comme une nouvelle jeunesse. Il se donna dès lors tout entier à la flore spirituelle.

Motorisé, c'est lui qui, presque à l'âge de la retraite, me succéda au secours du curé de Vollèges, à la desservance, tous temps et toutes saisons, de lieux de culte aussi éloignés que Le Levron, Vens, Chemin. Il sut y être tout à tous et à la portée de chacun, trouvant gestes et langage et compréhension dans un mode d'existence auquel il n'était guère habitué. Les enfants le chérissaient, les vieillards se confiaient à lui et il découvrait en eux des trésors de sagesse qu'il rapportait avec

humour. Grande leçon qui l'édifiait et l'amusait à la fois, ce nonagénaire aveugle, perclus, immobile, à qui il demande :

— Ça va, Monsieur Bruchez ?

— Ça va. C'est un peu embêtant de ne pas voir. Heureusement que je n'ai pas d'infirmités.

M. Jacomet passait une grande part de ses vacances avec les colonies d'enfants. Il en partageait la responsabilité pendant plusieurs années avec le chanoine Closuit. En souvenir de sa sœur Germaine, il avait même fondé à Champex une colonie de vacances pour enfants. La patience, pour lui, était un jeu. Il savait rire. Avec quel plaisir il nous racontait l'histoire de ce gosse que, de son bureau, il envoyait chercher un garçon nommé, mettons Champoussin et qui revenait bredouille :

— Champoussin, y a pas.

— Y a pas ? Tant pis. Merci. Comment t'appelles-tu, toi ?

— Moi ? Champoussin.

— Champoussin ? Bon, prends l'écoute et réponds à ton père ?

Que de beaux souvenirs pourraient raconter du chanoine Jacomet ses compagnons de courses de la Murithienne et de la section de jeunesse du CAS !

Resterait le secret du roi, la vie spirituelle. Simple, effacée, discrète, comme tout le reste. Peut-être en avons-nous surpris une part dans la piété non rigide, mais souplement hiératique du merveilleux maître des cérémonies qu'il a été longtemps.

Je me souviens d'avoir parlé avec lui, non de problèmes théologiques — il n'y avait pas de problèmes — mais simplement d'impressions liturgiques ou bibliques, partages d'Évangile, dirait-on aujourd'hui. Non organisés, non formels. C'était Dieu simple dans un cœur simple.

Le chanoine Otto Jacomet : rien à signaler mais tout à admirer, à imiter.

Il y a d'innombrables enfants comme toi que Dieu appelle pour le labour et la moisson, pour la taille et la vendange. Tu parleras d'eux au Père de famille. Tu lui diras qu'à l'Abbaye de Saint-Maurice il y a de la place pour eux !

Marcel Michelet

La thèse d'un confrère

Le 19 décembre 1979, à l'Institut Catholique de Paris, le chanoine Jean-Claude CRIVELLI a soutenu sa thèse pour l'obtention du doctorat en théologie. Le jury lui a décerné la mention « très bien ».

Titre de la thèse :

« La prière pour les morts. Contribution d'une sémiotique des textes à la réflexion théologique. »

Le travail présenté par Jean-Claude Crivelli comporte un double objectif. D'une part, tenter d'intégrer à la réflexion théologique l'apport des sciences humaines, de la linguistique structurale tout particulièrement. Ce qui ne se peut faire sans critiquer le statut épistémologique de telles sciences. D'autre part, mais en lien avec l'analyse structurale de certains textes eucologiques, élaborer une théologie de la mort qui puisse rejoindre l'homme contemporain.

De soi, la mort n'existe pas. Elle ne prend sens qu'inscrite comme rupture à l'œuvre dans toute notre existence. Pour qui reste prisonnier des fantasmes de l'« immédiateté » (immédiateté de soi-même à soi-même, aux autres, à Dieu), mourir ne signifie rien. Le chemin vers l'autre que j'aime, vers la communauté enfin fraternelle, vers le Royaume et donc vers la plénitude de soi-même, passe par la négation de tout cela. Quelqu'un qui s'y connaît en fait d'exister n'a-t-il pas déjà énoncé la règle du jeu où perdre sa vie conduit à la sauver ?

Visite

Le Conseil d'Etat in corpore a rendu sa visite annuelle à l'Abbaye le 13 février. A cette occasion, notre Maison a également eu la joie de saluer la présence de Mgr Angelin Lovey, Prévôt du Grand-Saint-Bernard, Mgr Joseph Bayard, Vicaire général de Sion, ainsi que M. le Préfet Alphonse Gross et les présidents des conseils communal, bourgeoial et général de Saint-Maurice.